

Nous ne pouvons nous dispenser de rappeler ici qu'à l'époque à laquelle nous nous reportons, l'avancement était à peu près impossible en France pour quiconque n'était pas d'origine noble. Malgré le courage, malgré le mérite, malgré le génie même, tout soldat roturier était infailliblement condamné à passer sa vie dans les grades inférieurs. Nous avons donc tout lieu de croire que Claude Martin, ayant contracté à seize ans un engagement pour un temps limité, comme ils se contractaient tous, une fois ce temps expiré, libre de ses actions, en présence de la désorganisation de notre puissance dans l'Inde et de l'impossibilité pour lui de se créer une position dans notre armée, se décida, sans forfaire à l'honneur, puisqu'il n'avait pas à combattre contre son pays, à prendre du service dans la Compagnie anglaise des Indes, laquelle, plus tard, apprécia si fort sa bravoure, son mérite d'administrateur et sa haute intelligence.

L'extérieur de Martin prévenait en sa faveur; il était grand, d'une tournure distinguée, avait le front très-découvert, les yeux pleins de finesse et de vivacité. Dès les premières années, il sait se faire aimer et estimer de ses chefs anglais par une conduite irréprochable, par son caractère à la fois ferme et bienveillant. On l'envoie dans le Bengale avec un corps de troupes dont on lui confie le commandement; le vaisseau échoue pendant la traversée; mais, grâce à son intrépidité, une partie de l'équipage est sauvé. A son retour à Calcutta, en récompense de ce fait et d'autres qui le signalent à l'attention, le conseil du Bengale lui accorde un guidon de cavalerie, puis peu de temps après une compagnie d'infanterie.

Dans la nouvelle position qui lui est faite, Martin montre qu'il n'a pas seulement toutes les qualités du soldat, qu'il n'est pas seulement capable de faire la guerre, d'y